

## 14. Errants et fluctuants

En 1999, la sonde spatiale *Mars Climate Orbiter*, qui aurait dû étudier le climat de la planète Mars, s'est désintégrée en descendant trop près de l'atmosphère de la planète. C'est accident s'est produit à cause d'une erreur de calcul dans la programmation, au fond une erreur assez banale.

C'est un bon exemple pour clarifier ce que je disais hier à propos du sens des mots « erreur » et « errer ». Nous prenons l'erreur pour quelque chose de ponctuel, de mathématique, justement pour une faute de calcul. Et il est vrai qu'en mathématique, l'erreur se réduit à cela et peut être corrigée facilement, du moins en théorie. Il suffit de refaire le calcul. Mais en latin, « *errare* » signifie se tromper de chemin, comme nous l'avons déjà vu. Et cela n'est pas une erreur ponctuelle mais comporte une dimension de temps et d'espace « erronés » dans lesquels on erre justement, on divague, dans lesquels on s'est perdu. L'exemple de la sonde de la NASA destinée à étudier le climat de Mars illustre bien comment une erreur ponctuelle, mathématique, peut faire dévier de la trajectoire, c'est-à-dire faire perdre le chemin, avec des conséquences désastreuses, si l'on ne corrige pas rapidement la direction et la vitesse.

Mais il m'importe de souligner et me semble utile pour notre chemin de reconnaître à quel point il est essentiel pour notre vie de savoir faire la différence entre les erreurs ponctuelles, les chutes, et la perte de la route. Une erreur ponctuelle, en soi, n'est pas trop grave et peut être réparée facilement, si nous la reconnaissons et demandons pardon. Aux examens de maturité, à l'épreuve écrite de mathématiques, j'ai fait une faute de calcul, mais j'ai eu l'occasion, à l'épreuve orale, de montrer que je savais la corriger, et ainsi j'ai obtenu la meilleure note en mathématiques. C'est comme faire une chute : on peut se faire mal, mais normalement on peut aussi se relever rapidement. Une erreur, une chute ne définissent pas nécessairement le chemin de notre vie. On peut se relever et reprendre la route, peut-être avec un peu plus d'attention et d'humilité.

Mais il y a des erreurs qui nous font perdre la route, surtout les erreurs répétées ou celles que nous ne reconnaissons pas ou que nous ne prenons pas assez au sérieux. Il suffit que nous nous relevions des chutes momentanées ou que quelqu'un nous aide à nous relever, et tout rentre dans l'ordre. Mais si nous nous trouvons sur un mauvais chemin, il ne suffit plus que quelqu'un nous tende la main pour nous remettre debout. Il nous faut un guide, un pasteur qui nous accompagne, qui nous montre le bon chemin. C'est de cette miséricorde que nous avons parlé hier en citant les psaumes : « J'enseignerai tes voies aux égarés, vers toi reviendront les pécheurs » (Ps 50,15).

C'est surtout de cette miséricorde pour ceux qui errent que nous parle aussi saint Benoît dans la Règle, là où il décrit le devoir de l'abbé et de la communauté ou nous demande l'humilité d'accepter les préceptes et les avertissements du Père et du Maître qui nous demande de le suivre pour retourner à la maison de Dieu (cf. Prol 1-2).

Mais comment le bon pasteur, décrit au chapitre 27 de la Règle et que l'abbé est appelé à imiter, comment montre-t-il le bon chemin ? Que fait-il avec la brebis errante, perdue (*quae erraverat*) ?

Il est à noter que dans ce chapitre, le frère rebelle et « délinquant » est aussi appelé « fluctuant », « *frater fluctuans* » (cf. 27,3). Il n'est pas seulement errant mais instable, vacillant, comme un naufragé sur une planche qui, au milieu des flots, monte et descend

avec les vagues, comme un liège. Qui est « fluctuant » est comme s'il n'avait pas de stabilité en soi ni dans la communauté ni en Dieu et subit passivement tous les remous des circonstances extérieures.

Probablement l'homme de notre temps est encore plus « fluctuant » que « errant ». La culture Internet retient son attention constamment à la surface des mille vagues d'informations et de nouveautés. Il n'a plus le temps ni l'espace pour ne pas flotter, ne pas « surfer » sur les vagues fugaces et virtuelles de la réalité. Nous ne sommes plus éduqués à viser un port où nous arrêter pour jeter l'ancre qui nous fixerait et donnerait stabilité dans la profondeur. Je rencontre beaucoup de *fratres* et *sorores fluctuantes* dans les communautés, qui ont de la peine à s'arrêter, par exemple pour se vouer à la *lectio divina*, à la méditation, pour écouter, approfondir, attendre la venue du Verbe.

Nous sommes tous pris dans cette « culture fluctuante », en Europe, en Amérique, mais aussi en Asie et en Afrique, nous ne pouvons pas en faire abstraction, mais nous devons nous aider mutuellement à comprendre comment récupérer une stabilité monastique, malgré cet air nocif que nous respirons.

Que nous soyons « errants » ou « fluctuants », saint Benoît nous annonce que le salut est uniquement et toujours en Jésus Christ, le bon Pasteur qui est venu et vient continuellement chercher la brebis perdue, qui en a compassion et la ramène sur ses épaules au troupeau. Qui repose sur les épaules du Christ, n'est plus perdu, n'est plus « fluctuant », mais participe à sa stabilité et chemine avec Lui.

Saint Benoît écrit alors : « Que l'abbé imite plutôt l'exemple de tendresse du bon Pasteur qui, ayant laissé dans les montagnes quatre-vingt-dix-neuf brebis, partit chercher l'unique brebis qui s'était égarée; il eut de sa faiblesse une si grande compassion qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter au troupeau » (RB 27,8-9).

Saint Benoît contemple Jésus, sa charité, son Cœur compatissant, à partir des passages de l'Évangile qui parlent du bon Pasteur. Il pense au chapitre 10 de l'évangile de Jean, à la parabole chez Luc 15,4-7 et Matthieu 18,12-14. Mais on perçoit que saint Benoît ne se contente pas de rappeler simplement des textes bibliques. Il *regarde* Jésus, le fixe attentivement. Sa *lectio divina*, sa ruminantion de ces pages de l'Évangile sont un regard, une contemplation du Christ. C'est comme s'il regardait une icône du bon Pasteur, et c'est pourquoi il décrit la scène avec vénération et adoration. Il ne parle pas seulement du pasteur mais du « bon Pasteur » ; il ne dit pas seulement qu'il est un exemple mais un « *pium exemplum* », un exemple de piété, de miséricorde ; il ne parle pas seulement, comme Luc, des épaules du pasteur mais de « ses saintes épaules – *sacris humeris suis* ». Puis il préfère laisser les 99 brebis « dans les montagnes », comme il est écrit dans l'évangile de Matthieu, plutôt que « dans le désert », comme dit Luc, peut-être pour rendre l'image plus familière, plus réelle pour les moines de son pays. Et pour finir, il fait ramener la brebis « au troupeau », un détail qui ne se trouve pas dans les évangiles.

Tout cela veut dire que Benoît a longuement médité cette scène, qu'il l'a méditée avec toute sa capacité d'imagination et d'identification, qu'il l'a méditée avec dévotion, vénération, adoration, parce qu'il y a regardé le Seigneur Jésus Christ, sa présence et sa vie, sa charité. Saint Benoît l'a contemplée conscient de voir Dieu et son amour à l'œuvre pour sauver l'humanité.